

## Article

---

« La littérature, aujourd'hui »

Dominique Noguez

*Études françaises*, vol. 6, n° 1, 1970, p. 91-95.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036433ar>

DOI: 10.7202/036433ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## LA LITTÉRATURE, AUJOURD'HUI

à *Maurice-Jean Lefebvre*

Nous sortons à peine d'un temps où l'on enterrait beaucoup. L'Écervelé de Nietzsche s'était découvert cent frères, ici ou là, tous gémissant par monts et par livres que la philosophie, que la peinture, que la sculpture, que la littérature — que sais-je encore ? — étaient mortes. La littérature particulièrement avait ses nécrologues — celui-ci criant qu'elle n'était plus de mise dans « notre » « civilisation » des images, grandes ou petites ; celui-là, sans rire, que pour de bon cette fois tout avait été dit, et d'ailleurs qu'il n'y avait plus de *créateurs* (ainsi ces femmes clamant d'amant en amant qu'« il n'y a plus d'hommes ») ; cet autre enfin que le destin de l'écriture était désormais de sombrer à perte de vue dans un vertige d'abysses et de réduplications. Et de tirer déjà leur mouchoir. On voit aujourd'hui qu'ils étaient optimistes.

La vérité est plus belle : la littérature est malade. Et voici ce que nous aimons d'abord en elle : cette fièvre qui lui fait le teint mat et la joue creuse, ces purges et ces saignées dont on la gâte — car c'est une santé future qu'elles préparent. La littérature que nous lisons aujourd'hui, que nous ferons demain, est une littérature saignée — débarrassée de ces boursouflures qui l'ont tant et tant défigurée, et par quoi, complaisamment, elle passait pour ce qu'elle n'est pas.

Qu'elle n'a pas mission de reflet — au moment où, chez les plus grands, le cinéma même ne reflète plus, mais *dit*, mais crée : voilà l'évidence dont il conviendrait qu'on s'avise un peu. Qui d'autre d'ailleurs a jamais pris le réalisme au sérieux — car c'est lui qu'on enterre ici — que les niais ? Les vocables en *isme*, d'ordinaire, marquent une adhésion vigoureuse à quelque corps d'idées précis : mais qu'est-ce que ce réel à quoi, « par la plume », il faudrait adhérer ? On sait bien qu'il y a cent mille réels et — Jakobson le laissait naguère entendre — cent mille réalismes, c'est-à-dire *pas un* ; et que ce décalque tâtilon des fantasmes d'une myopie n'a jamais été que l'alibi des moins doués. Le sens le plus clair, l'apport le plus incontestable d'un certain « nouveau roman » (de Robbe-Grillet à Ricardou) aura peut-être été celui-ci : faire comprendre que la littérature n'a pas plus à concurrencer le reportage journalistique que la monographie de sociologue ou le documentaire du cinéaste — qu'elle n'a rien *d'abord* à signifier qu'elle-même comme d'abord ne signifient qu'eux-mêmes les purs oiseaux de Braque, et qu'elles-mêmes les statuettes calcinées de Giacometti, et qu'eux-mêmes les bruits gigantesques de Varèse, et qu'elles-mêmes les paroles désincarnées de Berio. Faut-il le dire tout haut ? Voici venu le temps d'une littérature *non figurative*.

Par ce resserrement sur elle-même où l'on a vu maigreur et stérilité, mais où tout aussi bien on peut remarquer de la sveltesse, et, pour demain, des promesses de pavanés inédites, la littérature retrouve sa vocation : non pas tant faire semblant que faire signe, ni tant décrire ou prescrire qu'illuminer. Par là unique. Et voici pourquoi celui-là même qui se lassait à lire de pseudo-Freuds et de pseudo-Lévi-Strauss, de quasi-Lénines et de simili-Barthes, des resucées in-quarto de *Paris-Match* ou de *Pravda*, des rinqures de magnétophone ou des dossiers de cour d'assises, celui-là lira, relira *les Illuminations*, *Maldoror* ou *les Nourritures terrestres*, lira, relira *le Rivage des Syrtes* ou *le Lis de mer*, *Zazie* ou *l'Écume des jours*, *les Fruits d'or* ou *le Baphomet*. Ou bien, voluptueusement, s'aven-

turera plus loin (tout près) dans le hallier fourni des œuvres d'hier — c'est-à-dire, aussi bien, d'aujourd'hui. Car, par la grâce, peut-être, de ce qu'on appelle « livre de poche », par celle assurément de quelques *traducteurs* audacieux (Klossowski, n'est-ce pas), nous voici au temps de la bibliothèque imaginaire. La littérature ne paraît plus tant une histoire — progrès ou décadence — qu'une *totalité synchronique*, selon l'expression saussurienne : un tout, donc, qui se donne à nous d'un coup, Kant avec Sade (comme dit l'autre), Hölderlin avec Rimbaud, Balzac (Guez de) avec Balzac (Honoré de), Nabokov le Russe avec Nabokov l'Américain. L'un éclairé par l'autre. Tel, d'avant Boileau, plus *présent* que tel d'après Joyce. Chaque lecteur constituant comme il l'entend ces figures en constellation. Opérant cette crue qu'appelait récemment de ses vœux Michel Deguy et laissant flotter les œuvres les plus lointaines jusqu'aux berges de maintenant et d'ici. L'inverse précisément de la marche crabesque des lansoniens ou des plus récents « scientifiques humains », sans cesse fuyant, en arrière de nous, dans l'obscur de l'histoire vers des textes qui ne nous parlent plus et qu'ils vont contribuer à rendre plus muets encore, car ce que forcenément ils cherchent ce n'est pas à nous les faire entendre, mais à savoir comment on les entendait alors. Conservateurs de musées enfouis, grands eunuques de sérails décharnés, archéologues — qu'au moins ils aient, par-dessus leurs lunettes, l'œil chafouin de Foucault guettant intensément, de cet arrière où il se poste, ce qui va être ! Mais la plupart sont morts d'avance et la littérature est hantée d'un ramas de zombis.

Non que nous désirions qu'on s'adresse à nous : il y a belle lurette que nous n'écoutons plus ceux qui se raclent la gorge avant d'écrire. Nous écoutons ceux-là seuls qui murmurent, comme pour eux-mêmes. Et puisqu'il faut ici tout dire, la littérature que nous aimons est de solitude et de silence. Peu importe l'âge, et peu importe la langue, et peu importe le propos, et peu importe le genre : poésie, prose — il n'est plus de différences. Une écriture, seulement — où nous lire.

C'est-à-dire, au choix, nous perdre ou nous trouver. Et peu importe surtout le tirage : je crois bien qu'en ces moments où des millions de jeunes gens lisent en même temps le (très estimable) même petit livre rouge; où, moins excusablement, trois cent mille lecteurs français du Dimanche, certaine semaine de Novembre, se sentent soudain le même violent désir d'engloutir la même galimafrée, où l'on prend chaque semaine dans des sortes d'horoscopes statistiques ce qu'il faut *avoir lu*, où la vogue des livres se joue au jeu de l'oie ou dans des manières de marelles (purgatoire, enfer, etc.), en ces moments bizarres qu'on sait gré à Julien Gracq d'avoir naguère dénoncés, la littérature est plutôt pour chacun tel vieux livre jauni, qu'il est seul à lire. Oui, au temps des lectures dirigées et rythmées, planétaires, la littérature reste le secret recours.

Et l'on commence à deviner ce que les jeunes lecteurs d'aujourd'hui aiment à lire, et que s'apprêtent à écrire les jeunes écrivains : une littérature sans ramage et sans plumage, ni criarde ni maflue, honnissant tout autant le didactisme et l'inconsistance. Et n'allant jamais de soi. Jamais arrêtée — pas plus à l'univers chiriquesque des *Gommes* qu'au monde gavarniesque des *Illusions perdues*, pas plus au « vous » butorien qu'au « on » flaubertien. C'est par son écriture (et ses lectures) qu'un écrivain, qu'une époque, se trahit (se choisit). Si la littérature, maintenant, se porte courte, sèche, difficile, ironique, critique — et dans l'érotisme même, et dans le fantastique même, et dans la confidence même —, on devine que cela n'est pas sans rapport avec l'air du temps. Dans un monde surchargé de signes, bruissant jusqu'à l'inaudible de paroles idéologiques, péremptoires dans leur enflure et leur schizophrénie, la littérature est le lieu où reprendre souffle et retrouver la paix. « Rhétorique du silence », disait excellemment Gérard Genette — pareille, en ce brouhaha du Sens, à ces disques *en blanc* des juke-boxes américains. Écoute du silence, aussi — de tous ces silences emplis de paroles tues, en attente d'être dites; écoute silencieuse des mots,

tout gonflés d'histoire et par quoi l'histoire arrive, et le fantastique. Ellipse du langage, lieu où les mots recouvrent leur liberté et font entendre leur vrai son : et dans ces symphonies muettes, quelque chose comme le murmure intime du monde se laisse entendre.

DOMINIQUE NOGUEZ